

Hugo Marsan

L'assassin
improbable

roman



MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Romans

- LA TROISIÈME FEMME, Acropole, 1986.
LE LABYRINTHE AU COUCHER DU SOLEIL, Ramsay/De Cortanze, 1990 – Poche
H & O, 2008.
LE BALCON D'ANGELO, Verdier, 1992.
LE CORPS DU SOLDAT, Verdier, 1993.
LES ABSENTS, Mercure de France, 1995.
LE DÉSIR FANTÔME, Mercure de France, 1999.
LA GARE DES FAUX DÉPARTS, Mercure de France, 2002.
VÉRÉNA ET LES HOMMES, Mercure de France, 2004.
ABEL, Mercure de France, 2007. Grand Prix du roman de la SGDL 2007.

Nouvelles

- SAINT-PIERRE-DES-CORPS, Persona, 1984.
MONSIEUR DÉSIRE, Zulma, 1992.
TROISIÈME SOUS-SOL, Éd. du Rocher, 1997.
PLACE DU BONHEUR, Mercure de France, 2001 – Folio n° 3742. Prix renaissance de la
nouvelle 2002.

Essais

- UN HOMME, UN HOMME, Autrement, 1983.
LA FEMME-SANDWICH, Acropole, 1987.
LA VIE BLESSÉE, Maren Sell, 1989.

Théâtre

- LES JOURS HEUREUX, 2005.

Hugo Marsan

L'ASSASSIN
IMPROBABLE

ROMAN



MERCURE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2009.

À Éric Lamien

Quand les âges à venir se reporteront
aux coutumes barbares et aux superstitions
du temps où nous avons le malheur
de vivre, que diront-ils ?

THOMAS HARDY

André

Nous apprenons à l'instant que Jean-Louis Bomel est décédé : l'information tomba à treize heures quarante, en fin du Journal de la Deux. Une dépêche lapidaire : la mort prématurée de l'animateur de l'émission phare de la chaîne publique. André Mareuil sursauta, sortit brutalement de sa léthargie. Depuis plusieurs mois, plus rien ne l'émouvait (La terre entière peut exploser, je m'en fous ! répétait-il à Jenny, devenue sa seule interlocutrice depuis qu'il avait quitté Paris pour se réfugier à Saint-Médard), mais le mystère — les effluves romanesques des vérités interdites, comme il l'affirmait pompeusement — le fascinait encore. Le bouillonnement mental ainsi mis en branle, André Mareuil connut le frisson des spéculations imaginaires. Il perçut une hésitation, voire une fissure, dans la phrase brève du journaliste qui l'excita au plus haut point.

Rien ne laissait présager cette mort. La carrière de Jean-Louis Bomel se déroulait sans heurts. Il était jeune et son décès s'ajustait mal à la liste des disparitions licites du printemps 2007 : une hécatombe de célébrités, des hommes

politiques, des acteurs, tous septuagénaires. Un été pourri, enchaînait-il avec délectation, des incendies, des inondations, des viols, des infanticides, des bébés bouffés par des chiens... La fin du monde, un monde exténué par le surpeuplement. La fin de *ton* monde, se moquait Jenny qui avait son âge. Dix ans de moins ! rectifiait André avec acrimonie. Les femmes survivent longtemps aux hommes, tu es increvable. (Se rendait-il compte de la rage mauvaise qui sourdait de cet adjectif ?) Moi, je suis déjà menacé par la mort... Il ricanait : Ma mort ? Un minuscule séisme qui n'attristera personne... Jenny se taisait. Il enfonçait le clou : À Saint-Médard, on ne croise que des veuves ! Où sont les hommes ?

Pour en revenir à la mort de Jean-Louis Bomel, dit-il au téléphone à Jenny, je sens quelque chose de louche dans la sobriété des communiqués. Au bas de l'écran de toutes les chaînes consultées, au bas des émissions en cours, se déroulait la phrase sibylline : *Le célèbre animateur Jean-Louis Bomel est décédé.*

Les visages épanouis des incontournables présentateurs et les sourires béats de leurs invités récurrents l'exaspéraient. Depuis deux décennies, Jean-Louis Bomel était l'une des figures emblématiques de la télévision française. Son émission, *France Bonheur*, atteignait les sommets de l'audimat. André attendit le Journal de vingt heures : sa patience serait-elle récompensée ? La gêne des journalistes persisterait-elle ? Ils n'osent pas s'aventurer dans des renseignements trop hâtifs, disait-il à Jenny que l'événement ne troublait pas outre mesure. Dès l'ouverture du Journal du soir,

on apprit que Jean-Louis Bomel avait été victime d'un assassinat. Les quotidiens du lendemain qu'André se remit à acheter pour l'occasion, les émissions de radio et de télévision accumulèrent les documents d'archives. Les commentateurs s'interrogeaient, navrés mais émoussés, encore timides face à l'énigme de ce meurtre. André s'en souviendrait longtemps : un individu non identifié avait tué Jean-Louis Bomel le dimanche 22 avril 2007, à onze heures du matin.

André appela Lucien qui était secrétaire de rédaction au *Journal du Lundi*. Tout le monde ici est en pleine effervescence, lui dit-il, mais ils attendent le feu vert du ministre de l'Intérieur, on suspecte un acte terroriste, tout en voulant se persuader que le crime est le fait d'un malade mental. J'espère, s'insurgea André, qu'on ne va pas encore nous faire le coup de l'escamotage et déguiser le meurtre en suicide ! Je suis sûr que la mort de Bomel a des causes politiques. Tu n'as pas changé... Lucien riait au bout du fil... toujours ta vision mélodramatique et partisane !

Cette mort passionna André. Il téléphonait sans cesse à Jenny, courait chez elle, lui détaillait ses déductions. Je n'ai pas été aussi captivé depuis la mort de Diana, lui déclara-t-il. Le moteur de son imagination se mit en marche. Il y avait trop longtemps qu'il stagnait, insensible, fermant les yeux sur l'avenir du monde.

Tu jubiles ! répétait Jenny en riant. André avouait qu'il détestait l'animateur de télé. Pourquoi ? insistait Jenny qui savait que son ami avait toujours dissimulé sa sensibilité de peur qu'elle ne tournât à vide. À vrai dire, il détestait tous ces fantoches incultes qui n'existaient que par écran interposé. L'âge le rendait de plus en plus intransigeant. Et il se détestait lui-même d'être devenu si irascible, si fortement affecté par la fatuité des personnages publics. Sa carrière de comédien raté, ou du moins qui n'avait pas été à la mesure de ses capacités, l'avait évincé de la cour des grands et relégué dans une retraite amère. Lucide, il ne se cachait pas sa mauvaise foi, mais si cette violence tapie au fond de ses tripes masquait son dépit de vieillir, ses échecs et l'horreur de cette fin de vie où tout vous échappe, où le désir n'est plus qu'une succession de sursauts inassouvis, il n'ignorait pas que ceux qui avaient droit à la parole mentaient, payant de leur servitude le vedettariat. Les barbares — c'est ainsi qu'il désignait le reste de l'humanité — adulaient des stars qu'il exécrait. Il y avait bien quelques individus qui partageaient ses opinions mais ils se taisaient par

crainte de passer pour ringards et surtout pour ne pas gâcher un éventuel retour de chance. C'étaient ceux-là qu'il avait fuis. Ses semblables qui le trahissaient.

À Saint-Médard, il avait cru apprendre à vivre avec ses haines et à ne plus souffrir d'être à contre-courant. Il comprit très vite qu'un simple déplacement géographique ne réussirait pas à calmer son acrimonie. Il avait voulu croire qu'engourdis par le silence des longs après-midi d'inertie, les torrents d'hostilité se tariraient lentement. L'indifférence est l'attitude convenable et digne, songeait-il dans ces moments de lassitude. Ce n'était pas si simple. Les échardes restaient à vif, sous une cuirasse d'agressivité. À Paris, il vénérât ce dégoût qui l'éloignait de ses concitoyens. L'ambiguïté de son comportement ne lui échappait pas : il trouvait une dernière raison de vivre dans cette raideur épuisante qui l'isolait. Parfois il baissait pavillon : Que serais-je aujourd'hui si mes ambitions s'étaient réalisées ? Aurais-je adopté les compromissions qui étayaient le succès ? Ces questions n'avaient pas de sens : de peur d'échouer, n'avait-il pas banni les pactes qui autorisent la réussite ? Il était installé à Saint-Médard depuis six mois et la sagesse n'était pas au rendez-vous. C'est que tu n'es pas près de vieillir, le réconfortait Jenny qui encaissait vaillamment les relents de sa révolte.

L'assassinat de Jean-Louis Bomel ranima André, amplifia chaque minute de son existence, embrasant d'une curiosité haletante la grisaille des jours. Il en oubliait sa dernière année à Paris. Qu'il était enivrant de décrypter les men-

songes dans l'opacité des explications officielles ! Il enquêtait mentalement sur la mort de Jean-Louis Bomel, ce qui était du même ordre que la lecture d'un polar, un vrai, pas un de ces romans ambigus agrafé coûte que coûte aux pré-occupations sociales de l'époque. Je suis immoral, disait-il. Mais j'ai des excuses. Il faut se détacher du réel quand le corps se ratatine.

La mort de Bomel était du réel à vif, ouvrait de vastes espaces vierges à l'imaginaire, soulevait tant d'interrogations ! André Mareuil se vantait de dépister la vérité, au-delà des camouflages.

De sa carrière de comédien, André gardait le goût des mots, bien qu'il se rendît compte qu'on ne l'écoutait plus, ou plutôt qu'il n'était plus écouté par de nouvelles oreilles. Ses manœuvres de séduction ne marchaient plus. Jenny elle-même commençait à se lasser. Ne lui restait que le refuge des fantasmes. Et la mort de Jean-Louis Bomel autorisait les phrases excessives dont il s'était jadis repu sur scène. Il se jeta à corps perdu dans le commentaire d'un assassinat inédit.

La stupeur envahit les Français. Jean-Louis Bomel était le prototype du parfait animateur. Gentil, neutre (on passait outre son attirance frémissante pour les hommes politiques en place), efficace, sans autre talent que de mettre en valeur celui, médiocre, de chanteurs illettrés dont le seul mérite était le nombre de disques vendus. Trois jours après sa mort, il y eut un bref compte rendu circonstancié : l'animateur, l'ami de tous les foyers, était mort alors qu'il prati-

quait avec sa femme son jogging du matin aux abords de la propriété où le couple passait le week-end, tué sur le coup d'une balle tirée par un inconnu. Le tueur invisible s'était éclipsé, avalé par les bois alentour. Aucun témoin. Les éclaircissements n'allèrent pas plus avant, dans la crainte de préjuger des secrets d'une vie moins lisse qu'on l'avait cru.

Dans l'avalanche des événements et la volonté de toujours surprendre, les gloses sur la mort de l'animateur s'épuisèrent. Les journalistes escamotèrent ce meurtre que rien dans l'existence de la star des médias, mariée depuis toujours à la même femme, ne laissait prévoir. La victime n'avait pas d'ennemi. Aucun scandale, aucune rumeur, aucun adultère, aucun vice n'était venu altérer l'image d'un homme qui pendant vingt ans s'était nourri de l'amour des téléspectateurs. Les éloges et les larmes dégoulinèrent sur le petit écran. Le scandale était grand, mais rien ne fut révélé de l'enquête.

Une semaine plus tard, André fut irradié de bonheur. Une lettre parvint à la presse : l'assassinat de Jean-Louis Bomel — disait en substance le message — est le prélude d'une série de meurtres. Il fallait faire disparaître tous ceux qui entretiennent la passivité d'une société servile, obsédée par la consommation à outrance, anesthésiée par les médias... Étaient-ce les termes exacts de l'avertissement ou ceux qu'André Mareuil choisit de privilégier ? Peu importait. L'idée générale convenait trop bien à l'homme aigri qui aurait volontiers admis que la planète disparût puisqu'il n'y éprouvait plus de jouissances.

Les gens du spectacle, de la finance, du pouvoir furent atterrés, les agences de gardes du corps assaillies. Les politiques de gauche se vantèrent de n'avoir rien à craindre, ainsi que quelques artistes marginaux. En vérité, tous tremblaient et, la nuit tombée, calfeutré dans son appartement, chacun se remémorait les actes suspects qu'il avait cachés.

L'affaire fut pourtant relancée trois mois plus tard. Le patron de la SAMEL, une grande entreprise qui venait de licencier son personnel, fut tué dans les mêmes circonstances, alors qu'il sortait de sa voiture, devant sa maison de campagne.

André Mareuil fut au comble de l'excitation. Enfin une organisation occulte osait s'attaquer à ceux que lui-même honnissait. Il fut précisé que cela n'avait rien à voir avec le terrorisme. Quelque maniaque sans doute qui serait bientôt capturé. André refusa cette interprétation. Il ricanait : Ils ont la trouille. Moi, je suis sûr que ce n'est pas fini. Il déversait sa hargne et ses pronostics sur Jenny qui faisait semblant de se prêter à son délire.

Ses premières semaines à Saint-Médard, André Mareuil les traversa, prostré, surpris de ne rien ressentir de la nostalgie qu'il prévoyait. Il avait craint d'être ébranlé par la réminiscence des scènes rebutantes d'un passé récent qu'il voulait enfouir au plus profond de l'oubli. Sur le qui-vive, il s'obligeait à vivre un quotidien insipide, appliquant la règle qui veut que la discipline du corps entraîne la discipline de l'âme.

Avait-il réussi à changer de vie ? Peut-on changer de vie ? Lorsqu'il s'était installé à Saint-Médard, André avait juré, sans conviction, que rien ne troublerait plus l'inertie de ce jour après jour méticuleusement retranché de sa longue existence à Paris qu'il souhaitait anéantir. Je vis heure après heure : la perspective de ma propre mort se dilue elle aussi, assurait-il avec emphase lorsqu'il voulait blesser la sollicitude trop présente de Jenny ; il fallait qu'elle comprenne qu'il n'était pas revenu pour elle.

Trop souvent, il collait sur sa désertion l'assurance d'une décision assumée, alors que ce paravent fragile dissimulait un déséquilibre angoissant. Il tentait de dévitaliser sa faim

| | |
|------------|-----|
| André | 13 |
| Malik | 43 |
| Volodia | 75 |
| Le meurtre | 107 |
| La nuit | 141 |

La photocomposition de cet ouvrage
a été réalisée par
GRAPHIC HAINAUT
59163 Condé-sur-l'Escaut